

Prologue

Cologne, été 1958

Le ciel est gris, strié de jaune moutarde. Il a la couleur de mes cauchemars. C'est un cauchemar. Nous sommes des milliers agglutinés, nus et entassés les uns contre les autres sur une esplanade qui n'a pas de limites. Bien qu'à l'air libre, un cri continu fait de milliers de cris semble renvoyé par les murs polis d'une immense salle de bains. Seule présence rassurante dans mon voisinage, tu es juste derrière, à portée de voix. Tu ne me parles pas, tu regardes comme une folle, partout autour de toi. Peut-être ne sais-tu même pas que je suis là ? Une poussée exercée d'on ne sait où nous fait avancer en masse vers un portique de métal, donnant sur un escalier. Toujours agglutinés, nous montons, marche après marche en nous bousculant, en criant encore davantage. À mesure que nous montons, mon angoisse augmente. Les cris atteignent un niveau sonore assourdissant. Nous avançons dans un couloir qui débouche sur le vide. Ceux qui étaient devant moi ont disparu, tu as sûrement disparu aussi. Ce vide, je suis obligé de m'y lancer et je vois que toute la structure métallique où nous avons grimpé n'est qu'un gigantesque plongeur. En bas, un bassin de natation, carrelé de faïence blanche, avec des lignes bleues marque les couloirs des nageurs. Ces couleurs sont nettes, les lignes sont nettes. Il n'y a pas d'eau dans ce bassin. Nous devons nous y jeter, on nous y jette pour nous tuer...

Je me réveille hors d'haleine, je suis seul, tu es au travail.

Pour moi enfant, ce rêve a été la première représentation d'une destruction de masse, notre destruction par le nazisme. Cette vision du désastre, je l'ai construite ainsi, ne disposant d'autre élément que ce que j'en avais perçu par toi, dans ma recherche d'un contact avec toi. Tu avais choisi de ne rien me dire de ce que tu avais subi quelques années avant ma naissance. À l'époque, j'avais l'imagination foisonnante. Mais, pour l'avoir senti à travers toi, je savais déjà que cette horreur-là n'était pas faite de démons cornus, de dragons volants ou de loups écumants, tout ce grouillement qui peuple les imaginations enfantines. Du plus profond, je savais que ce désastre devait être un cauchemar imbécile, technologique, anonyme et hygiénique, à l'exacte mesure du massacre et de ceux qui l'avaient programmé.

Solidaire de toi jusque dans ma dernière fibre, je me rendais bien compte que ton incapacité à m'accorder de l'attention creusait dans la durée un gouffre entre nous. La destruction intérieure que tu avais subie était si complète que tu ne disposais même pas des mots pour la penser, et *a fortiori* pour me la dire.

Tu en avais été témoin, tu en portais encore les marques. Un numéro de cinq chiffres, souligné d'un triangle pointant vers le bas, tatoué sur la face externe de ton bras gauche, à dix centimètres de l'articulation du coude. Ce numéro bleu-noir était assez petit, mais chaque trait qui le composait était une entaille qui contenait d'indicibles offenses.

Frappants aussi étaient ces mauvais rêves qui te réveillaient hurlante, les yeux hallucinés, et qui laissaient mon père impuissant à te calmer. Je savais qu'il ne fallait pas t'en parler. J'ai dû attendre bien longtemps pour comprendre que ce qui te permettait de tenir magiquement ces cauchemars à l'écart, c'était parfois le baiser du soir que je devais te faire, quoi qu'il m'en coûte, quoi qu'il se soit passé entre nous dans la journée. Et, seul point sur lequel je cimentais notre lien, il y avait aussi ces migraines qui te laissaient sans force, sauf pour repousser au loin quiconque essayait de t'approcher. Ne pouvant t'en guérir, je subissais donc les mêmes maux : c'était la seule chose que je pouvais prendre de toi sans risquer de trop t'affaiblir.

Je n'ignorais plus depuis longtemps que tu ne pouvais être présente et continûment disponible pour moi. Je savais qu'il aurait été malvenu de te demander plus que ce que tu me donnes. Dans tes attitudes et ce qui en était tacitement signifié autour de nous, je lisais clairement que je n'avais pas le droit de m'en montrer frustré. Au regard de ce que tu avais souffert, mes besoins étaient dérisoires.

Nous vivions à cette époque dans un petit pavillon, toute famille mélangée. Le regard des autres membres de la famille — ce que j'ai toujours appelé *ta* famille — voulait t'apporter une protection, et avait pour effet de nous séparer encore davantage : pour quelle raison, de quel droit venaient-ils s'interposer entre nous, nous trois d'abord, nous deux ultérieurement, après ton divorce ? Pourquoi avaient-ils un avis sur nous, et pourquoi les autorisais-tu à en avoir un ? Mes attentes de petit enfant sans doute un peu précoce étaient trop exigeantes, mes douleurs trop vives pour que tu puisses réagir autrement que par des alternances de passivité et d'explosions de colère. Aux autres, donc, de s'occuper de moi quand tu étais trop prise...

Pas assez de présence et de réconfort quand j'en avais besoin, pas assez de paroles pour justifier ou expliquer. Mes questions d'enfant se voyaient opposer un refus obstiné, rendant tabous ton passé et mes origines.

Aussi loin que je remonte, j'ai le sentiment d'avoir été en permanence sur le qui-vive, en attente d'une vague catastrophe qui, dans le plus bénin des cas, nous laisserait séparés l'un de l'autre, et, dans le pire, morts tous les deux. Un événement qui ne pouvait se dire et dont tu portais le poids s'était produit avant ma naissance.

Je t'appelais et tu ne répondais pas, ou pas assez. Cette frustration si peu convenable et si bien cachée au regard de notre entourage — n'étais-tu pas une sainte ? — m'a sans doute marqué pour toute mon existence.

À ce silence où tu me laissais grandir, s'ajoutaient quelques détails dans un intérieur standard des années 50 : un portrait d'enfant et des livres.

Dessiné à la sanguine et au pastel sur du papier kraft, le portrait représentait une enfant de trois ans, Lydia, debout au bord d'une plage, à Knokke. La petite fille portait un ensemble de couleur grisée. Son visage, avec ses cheveux blonds coupés à la mode des années 20, affichait des joues rouges et pleines. Elle avait la rondeur des membres de la fillette au sortir de la petite enfance. Ce portrait d'un peintre que l'on disait un peu connu était le prix remporté par Lydia, élue « le plus bel enfant de la plage » en cet été de fin de la « Belle Époque ». Dûment encadré, il figurait dans le salon, avec le piano désaccordé et l'abominable *Nature morte au faisan* plus ou moins flamande sur le mur du fond, toujours un peu dans l'ombre. Ce salon était l'endroit où l'on ne faisait que passer « pour ne rien abîmer ».

Nous possédions aussi une trentaine de romans : la trilogie des *Mousquetaires* de Dumas, *Les Coups d'épée de Monsieur de la Guerche* et *Belle-Rose* d'Amédée Achard, l'opus complet de la comtesse de Ségur. Recouverts de papier bleu ou marron, les titres des volumes étaient soigneusement calligraphiés à la plume sur des étiquettes d'écolier. Ils avaient l'aspect de livres aimés puis délaissés. Contrairement au portrait, ils ne figuraient pas dans le salon : on les avait remisés au fond d'une armoire en bois qui occupait tout un mur de la cuisine. C'étaient « les livres de Tante Lydia ». Je les lisais goulûment. Je les soignais comme des reliques. Ils étaient des reliques et je ne le savais pas.

J'avais donc ce portrait d'une petite fille, les livres d'une préadolescente, et le nom d'adulte, « tante Lydia ». Trois âges distincts pour une personne mystérieuse. Elle était bien jeune pour être la tante de quiconque. Et personne, toi moins qu'une autre, ne voulait me dire ni où ni qui elle était.

Je n'ai pu faire le lien entre Lydia et ce passé trop opaque que bien plus tard. Il m'aura d'abord fallu passer à travers une série de catastrophes particulières, et laisser un moment infuser le cataclysmisme qui nous travaillait tous sans que j'aie moyen de le savoir.

Pardonne-moi de te le dire aussi crûment, à toi qui as subi les deux, l'explosion de notre famille a été pour moi aussi intense que les massacres nazis. De l'univers enfantin dont j'étais le

centre incertain, tu formais avec mon père l'arc de soutènement. Cela vacillait toujours, nous n'étions pas bien forts tous les trois. Votre séparation a détruit le peu de sécurité intérieure qui me restait.

J'ai fait à ce moment des cauchemars pleins de démembrements, d'éventrations, de déchirures. Je me rêvais vous recherchant tous deux dans des villes en feu, en ruines, dans des paysages toujours dévastés.

Ton départ en Allemagne a éparpillé aux quatre vents ce qui restait de moi. À cela comme à votre séparation, je n'étais pas préparé. Tu es partie là-bas comme on prend la fuite, pendant que j'étais ailleurs, comme on disait alors, « en colonie ». C'était un *home* d'enfants — d'enfants juifs — au bord de la Manche, où pour la première fois je me heurtais à la notion de « guerre 39-45 ». C'était la première fois aussi que je me retrouvais seul.

J'ai passé là deux mois dans le brouillard, terrorisé. Mon corps n'avait plus de contours, je pissais au lit comme si ma vie en dépendait. Je perdais ou me faisais dérober tout ce que je possédais, quand je ne le donnais pas à qui me le réclamait gentiment. Je me demandais quand et par quel hasard je te reverrais. L'Allemagne que tu avais rejointe, pour toi, pour nous, ça n'était pas neutre, ça faisait vibrer en moi des harmoniques de souffrances indéfinies, les tiennes sans doute.

Ton départ évoquait trop l'exil. Notre séparation réalisait mon angoisse récurrente : un train t'emportant, et moi les bras ballants, incapable de t'en sortir, sur le quai pour toujours.

Je pus recommencer à envisager de grandir quand il fut acquis que je viendrais régulièrement te rendre visite à Cologne, où tu avais ouvert un salon de cosmétique.

D'aller alternativement avec mon père puis avec toi m'obligeait à vivre dans deux contextes exclusifs. À neuf ans, je devais traverser seul la moitié de l'Europe pour vous rejoindre. Néanmoins je trouvais ainsi un peu de place pour me construire, et je gagnais aussi la possibilité de ne perdre aucun de vous deux... Pour peu que vous soyez présent à la gare ou à l'aéroport pour venir m'y prendre, ce dont je n'étais jamais certain.

Voir approcher les clochers jumeaux de la cathédrale de

Cologne, signe de terminus du voyage, me ramenait toujours à la même question saugrenue : « Sera-t-elle là pour mon arrivée ? et sinon, qui m'aidera à descendre ma valise du filet à bagages ? » C'est d'ailleurs un peu à cette aune que je mesurais ma taille : vint un moment où je pus descendre et porter seul cette malheureuse valise. Mon père me munissait avant chaque voyage d'un billet sur lequel était inscrit en allemand : *Je m'appelle Jean-Jacques, ma mère habite Habsburgerring 18-20, son numéro de téléphone est le 23 22 01*. Il me confortait ainsi dans l'idée qu'il était possible que tu ne sois pas présente au rendez-vous...



Départ pour Cologne.

Tout a surgi à travers une plaque de marbre, à l'entrée de mon école, et *Le Dictateur* de Chaplin. La plaque avait été apposée, à la mémoire des élèves et de leurs professeurs, emmenés en 1942 en déportation, d'où personne n'était revenu.

Ce simple mot, « déportation », dans une famille comme la nôtre, il ne m'était pas possible de ne pas l'avoir entendu. Certes, un pacte de silence avait implicitement été conclu entre vous tous, les membres de la famille maternelle. On ne devait pas évoquer l'*avant*, les gens d'*avant*, ni ce qui avait pu leur arriver. Cela n'empêchait pas le mot de resurgir parfois.